

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSSES

*

DELIA OWENS

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSSES

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville

Volume 1



VOIR DE PRÈS

Ouvrage traduit avec le concours du CNL

Titre original : *Where the Crawdads Sing*

Éditeur original : Putnam

This edition published by arrangement
with G. P. Putnam's Sons, an imprint of
Penguin Publishing Group, a division of
Penguin Random House LLC.

© 2018, Delia Owens.

© 2020, Éditions du Seuil,
pour la traduction française.

© 2023, Voir de près pour la présente
édition.

ISBN 978-2-37828-566-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Amanda, Margaret et Barbara

*Salut à vous,
Si je ne vous avais pas vues
Je ne vous aurais pas connues.
Je vous ai vues
Vous ai connues
Vous ai aimées
À tout jamais.*



COLORED TOWN

BARKLEY COVE

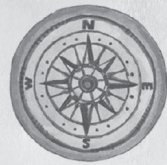
LA TOUR DE GUET

CHEZ JUMPING

LA CAHUTE DE LECTURE

POINT BEACH

LA CABANE DE KYA



PREMIÈRE PARTIE

Le marais

PROLOGUE

1969

Un marais n'est pas un marécage. Le marais, c'est un espace de lumière, où l'herbe pousse dans l'eau, et l'eau se déverse dans le ciel. Des ruisseaux paresseux charrient le disque du soleil jusqu'à la mer, et des échassiers s'en envolent avec une grâce inattendue – comme s'ils n'étaient pas faits pour rejoindre les airs – dans le vacarme d'un millier d'oies des neiges.

Puis, à l'intérieur du marais, çà et là, de vrais marécages se forment dans les tourbières peu profondes, enfouis dans la chaleur moite des forêts. Parce qu'elle a absorbé toute la lumière dans sa gorge fangeuse, l'eau des marécages

est sombre et stagnante. Même l'activité des vers de terre paraît moins nocturne dans ces lieux reculés. On entend quelques bruits, bien sûr, mais comparé au marais, le marécage est silencieux parce que c'est au cœur des cellules que se produit le travail de désagrégation. La vie se décompose, elle se putréfie, et elle redevient humus : une saisissante tourbière de mort qui engendre la vie.

Le matin du 30 octobre 1969, le corps de Chase Andrews fut retrouvé dans le marécage, qui, sans surprise, l'aurait englouti en silence. Le faisant disparaître à tout jamais. Un marécage n'ignore rien de la mort, et ne la considère pas nécessairement comme une tragédie, en tout cas, pas comme un péché. Mais ce matin-là, deux garçons de la petite ville pédalèrent jusqu'à la vieille tour de guet et, en arrivant au troi-

sième palier, repérèrent en contrebass
son blouson en jean.

1. MA

1952

Le jour brûlait par ce matin d'août et le souffle humide du marais suspendait des voiles de brouillard aux branches des chênes et des pins. Les bosquets de palmiers nains étaient inhabituellement silencieux mis à part le lent battement des ailes du héron qui s'envolait de la lagune. Kya, alors âgée de six ans, entendit claquer la porte à moustiquaire. Juchée sur un tabouret, elle cessa de récurer les restes de gruau de maïs collés à la marmite et la plongea dans l'eau savonneuse déjà sale de la cuvette. Aucun son à présent, rien que sa respiration. Qui venait de quitter la cabane ?

Pas Ma. Elle ne laissait jamais la porte claquer.

Mais quand Kya se précipita dans la véranda, elle aperçut sa mère, vêtue d'une longue jupe brune dont les plis d'aisance lui caressaient les chevilles, qui descendait le chemin sablonneux sur ses hauts talons, des chaussures à bout carré en similicuir d'alligator. Celles qu'elle portait pour sortir. Kya aurait voulu crier, mais elle savait qu'il ne fallait pas réveiller Pa : elle ouvrit la porte et se posta en haut des marches en brique et en bois du perron. De là, elle vit que Ma portait sa grande valise de voyage bleue. D'ordinaire, avec la confiance d'un chiot, Kya savait que sa mère reviendrait bientôt, les bras chargés de viande emballée dans du papier marron huileux ou d'un poulet entier dont la tête se balançait au bout

de son cou. Mais jamais Ma n'avait aux pieds ses chaussures en alligator, ni ne portait une valise.

Ma se retournait toujours à l'endroit où le chemin rejoignait la route, le bras levé bien haut, agitant sa main blanche, avant de s'avancer sur la piste qui traversait les forêts des marais et les lagunes envahies de roseaux pour gagner la petite ville quand la marée le permettait. Mais ce jour-là, elle poursuivit sans s'arrêter, d'un pas mal assuré entre les ornières. Sa haute silhouette émergeait par instants dans les trouées des bois jusqu'à ce que seules quelques images fugitives de son foulard blanc apparaissent entre les feuilles. Kya s'élança jusqu'à l'endroit d'où elle savait qu'elle pourrait voir toute la route ; de là, elle en était sûre, Ma lui ferait un signe, mais elle n'y arriva que pour entrevoir

l'éclair bleu de la valise – une couleur qui s'accordait si mal à la forêt alentour – juste avant qu'il disparaisse. Elle sentit un poids sur sa poitrine, aussi lourd que des mottes de boue noire, et elle revint s'asseoir sur les marches.

Kya était la benjamine. Ses quatre frères et sœurs étaient tous beaucoup plus grands qu'elle, même si plus tard elle devait oublier leurs âges respectifs. Ils vivaient avec Ma et Pa, serrés comme des lapins au fond de leurs clapiers, dans la cabane en bois brut, dont la véranda bardée de moustiquaires fixait les bois alentour comme un gros œil rond.

Jodie, le frère qui précédait immédiatement Kya mais avait néanmoins sept ans de plus, sortit de la maison pour se planter derrière elle. Il avait les mêmes yeux sombres et les mêmes cheveux noirs que sa petite sœur. Il lui